

que je me nomme effectivement Maurice Durand... ainsi que mon cousin Charles... Que nous sommes tous deux ingénieurs... et que moi je ne suis pas un officier."

---Oh ! la vieille canaille, fit à mi-voix Justin, la vieille potence !

Ce qui lui valut dans les côtes un second coup de crosse, plus violent encore que le premier, lequel lui arracha un volontaire "ahie" de douleur.

Mais en même temps, regardant bien en face le soldat qui l'avait frappé :

---Toi, fit-il, hochant nerveusement la tête, si nous aurions chacun notre flingot, et si nous serions tous les deux, bouche à bouche, ---le lecteur est prié de traduire,---tu ne ferais pas tant le malin, va !

---La paix, Justin, commanda Maurice.

Puis, répondant au fonctionnaire :

---Monsieur, je ne puis faire ce que vous me demandez.

---J'en suis bien sûr ! ricana le kreisdirector.

Le menaçant alors d'un mouvement de tête :

---Vous reconnaissez alors que vous êtes officier français ?

---Oui, monsieur.

---Que vous êtes un espion !... déguisé, vous disant ingénieur ?

Le rouge de la honte monta au front de Maurice et l'indignation lui coupa la parole.

---Vous en avez menti, cria-t-il d'une voix vibrante, et vous le savez bien !

Le kreisdirector ne bondit nullement sous l'insulte et se contenta de hausser les épaules.

---A qui ferez-vous croire, dit-il, qu'un officier français voyage dans le duché de Posen, sous un faux nom, avec un faux passeport, accompagné d'une suite de trois personnes, munies également de faux papiers, et que ce n'est pas pour espionner qu'il se promène en Allemagne ?

---Cela est, cependant.

---Personne ne voudra l'admettre... Vous feriez bien mieux de le reconnaître.

---Je vous répète que c'est absolument faux.

---Un officier allemand, pris dans les mêmes conditions, l'admettrait sans difficulté.

---C'est possible, répliqua sèchement M. de Prévannes, mais c'est que les Allemands et les Français ne comprennent pas l'honneur de la même façon.

Cette fois, le sous-préfet se fâcha tout rouge.

---Nous ne sommes pas ici pour discuter, fit-il. Vous êtes pris et bien pris... Vous comparaitrez devant un conseil de guerre qui vous jugera et vous condamnera, j'en suis certain.

---C'est possible... C'est même probable... Mais il condamnera un innocent.

Le fonctionnaire reprenant son interrogatoire.

---Votre véritable nom ?

---Maurice de Prévannes.

---Votre grade ?

---Capitaine au 12^e dragons, en garnison à Nancy.

Le visage du sous-préfet exprimait maintenant une joie sans mélange.

---Et quel est le motif qui vous a amené dans le grand-duché de Posen ?

---Des motifs d'ordre personnel, des motifs absolument particuliers.

De plus en plus narquois, le kreisdirector demanda :

---Voulez-vous avoir l'obligeance de me les faire connaître ?

---Cela m'est matériellement impossible.

---Cela va de mieux en mieux.

---Mais vous ne voyagez pas avec ce que vous avez sur le corps. Vous possédez des bagages ?

---Oui.

---Où se trouvent-ils ?

---Chez le comte de Malthen.

---A Lekno ?

---Oui, au château de Lekno.

---C'est bien ! On s'assurera que c'est la vérité.

Désignant alors M. Minières :

---Et celui-là ? Est-il officier ?

---Non... médecin-docteur... c'est un ami à moi, un ami d'enfance.

Le sous-préfet ne prenait même pas la peine d'interroger les deux autres, les jugeant des seigneurs de moindre importance, de simples comparses.

---C'est bien ! dit-il, se levant. Je vous maintiens en état d'arrestation... Je vais vous laisser ici avec vos compagnons. On vous fera du feu... Vous vous ferez servir à diner... A une condition, c'est que vous me jurerez sur l'honneur que vous ne chercherez pas à vous échapper. Autrement, je vous enfermerai en prison, sans feu, vos compagnons et vous... Les nuits sont très froides. Voyez si vous voulez leur imposer ces privations et ces souffrances.

---Je vous jure sur l'honneur que je ne tenterai pas de m'évader. Il avait levé la main.

Le kreisdirector pouvait être bien tranquille, dormir sur ses deux oreilles. Il était bien certain de retrouver son prisonnier le lendemain matin à la même place.

Dans la salle de l'école, où se passait cette scène, des soldats apportaient des bottes de paille.

D'autres arrivaient avec un chaudron contenant une soupe au lard, des pommes de terre, des choux, de quoi se sustenter amplement.

Puis le sous-préfet se retirait et les prisonniers demeuraient seuls.

Maurice, maintenant, s'excusait auprès de son ami Minières, du père Auguste.

---Bah ! fit ce dernier, ils ne nous avaleront pas tout crus... Ils ont beau avoir la dent dure, ils ne viendraient pas à bout de ma vieille carcasse... Ne vous mettez donc pas en peine de nous, mon capitaine ; il ne nous arrivera pas grand chose. Mais... c'est vous... vous qui n'allez pas y couper ; vous ne vous en tirerez pas, j'en suis sûr, à moins de plusieurs mois de forteresse.

Charles serrait les mains de son ami.

Pendant que Justin arrangeait les hottes de paille et que M. de Prévannes y mettait la main lui-même, le père Auguste s'approcha du docteur et lui adressa un imperceptible signe, lui montrant ainsi qu'il avait à lui dire quelque chose en particulier :

---Voulez-vous que je vous confesse une chose, fit-il tout bas à l'oreille de M. Minières, eh bien ! je suis satisfait de ce qui se passe.

---Hein ! vous dites ?... répliqua le docteur tout saisi.

---Je m'entends... Eh bien ! oui ! Je ne suis pas fâché de cette tuile.

---Comment ça ?

---Eh bien ! parce qu'elle va faire diversion !... qu'elle va occuper ce malheureux jeune homme... Parce qu'autrement... je crois, je suis tout simplement persuadé qu'avant huit jours, en présence de l'insuccès de nos recherches, il se serait fait sauter la tête... Voilà mon opinion !...

Après le frugal mais substantiel souper, les prisonniers bourraient le poêle de combustible et s'étendaient sur leurs bottes de paille...

Le docteur surtout n'en pouvait plus, il tombait littéralement de fatigue.

Mais il était bien difficile de fermer l'œil avec le train que faisait l'escorte.

---Je ne sais pas ce qu'ils ont, fit Charles Minières, mais je crois qu'ils enfoncent à tire-larigot de la bière et de l'eau-de-vie et qu'ils sont en train de se pocharder.

Les casques à pointe, en effet, criaient, tapaient, chantaient, faisaient ripaille, ainsi qu'un sabbat du septième enfer.

Puis les chants et les heurts devinrent moins bruyants, et au bout de deux ou trois heures, ils s'étaient tout à fait éteints.

La porte s'ouvrit alors, et la face glabre de Conrad apparut sur le seuil.

Le valet de chambre paraissait effaré.

---Vite ! vite ! Ils sont ivres-morts !... J'ai eu assez de peine. Partez... Il y a un traîneau attelé, des fourrures, et il vous conduira jusqu'à la frontière de Pologne.

---Partez, monsieur Viaume, dit Maurice au vieil inspecteur. Il est parfaitement inutile de vous faire faire plusieurs mois de forteresse... Cela ne nous servirait de rien.

---Vos bagages sont dans un traîneau de suite, fit encore Conrad, mais dépêchez-vous, messieurs... dépêchez-vous... Je vous en supplie !

---Toi, Charles, reprit M. de Prévannes, tu vas également partir.

---Mais...

---Pas de mais... Inutile aussi de te faire coffrer. Je ne te le demande pas. Je l'exige... et Justin va t'accompagner.

---Moi ! s'écria le brave garçon, furieux. Jamais de la vie !

---Je le veux et je te l'ordonne !

---Jamais de la vie que je vous réponds, mon capitaine... Justin Bréjon reste avec vous... Et inutile d'en plus parler... Autrement je me mets à crier : "Au feu !" et je parviendrai bien à replacer sur pied les têtes de pioche, quand ça devrait être à coup de bottes !...

---Alors, reste, puisque tu le veux. Mais vous... partez...

Le père Viaume serrait les mains du capitaine. Le docteur embrassait à diverses reprises son ami.

---Ah ! comme M. le comte sera furieux quand il va apprendre tout cela ! s'écriait Conrad. Monsieur de Prévannes, vous devriez partir.

---Je croyais, fit Maurice avec hauteur, vous avoir dit que j'avais engagé ma parole d'honneur.

Quelques instant plus tard, il ne restait plus dans la salle d'école que le capitaine de Prévannes et son ordonnance Justin Bréjon.

Le lendemain, Maurice et Justin étaient conduits en traîneau jusqu'à Rogasen, où par le chemin de fer, ils étaient dirigés sur Posen.